

On n'avait rien, mais on avait tout!

Rhéal Collin

Volume 53, numéro 3 (187), novembre 2016, février 2017

Souvenirs d'enfance

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84055ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Musée de la Gaspésie

ISSN

1207-5280 (imprimé)

2561-410X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Collin, R. (2016). On n'avait rien, mais on avait tout! *Magazine Gaspésie*, 53(3), 24-26.

On n'avait rien, mais on avait tout!

À partir de sa naissance inattendue, l'auteure trace le parcours de son enfance : son rang dans la famille, les divertissements à l'intérieur, les jeux à l'extérieur, le bonheur et le malheur.

◆ Un récit de **Rhéa Collin**
Cap-d'Espoir

La naissance et les premiers apprentissages

Vers la fin des années cinquante, les familles nombreuses étaient monnaie courante et la mienne ne faisait pas exception puisqu'elle comptait déjà sept enfants. Avec un seul salaire, celui de mon père qui était commis de magasin général, il devenait de plus en plus difficile de nourrir toutes ces bouches et d'inscrire les plus vieux au séminaire ou autres maisons d'enseignement supérieur.

Mes parents envisagèrent donc - comme c'était d'usage à l'époque - d'arrêter la famille. Ma mère se rendit donc chez le médecin du village qui lui proposa comme méthode de contraception celle du calendrier. C'était celle que son épouse et lui employaient et qui était selon lui infallible. Ma mère suivit donc les instructions qu'il lui avait savamment expliquées. Quelques mois passèrent et elle commença à observer des symptômes très souvent ressentis par le passé. Je fis donc mon arrivée dans des circonstances bien imprévues. En ce premier dimanche peu avant la basse messe, le bon docteur passa faire sa visite et dit à ma mère que l'enfant se présenterait bientôt mais qu'il aurait bien le temps d'assister au premier office. Je fus donc la cadette, cinquième fille et huitième enfant de la maisonnée.

Dès lors, je fus la petite princesse de mes trois frères et la poupée de mes grandes sœurs. Notre maison, un bungalow construit par mon père,



n'était pas très spacieuse avec ses 5 ½ pièces mais c'est sans doute chez nous que le Petit bonheur de la chanson de Félix Leclerc s'était ramassé. Une chambre pour les filles, une pour les garçons, mais nous nous y sentions très bien. Avec l'ainé qui avait 15 ans de plus que moi, c'est comme si trois générations cohabitaient sous le même toit. Mes premiers pas, mes premiers mots leur ont été adressés. Mes premiers chagrins causés par l'ennui ressenti quand ils quittaient pour les études ou le travail loin de la maison leur appartiennent également.

À sept ans, je pose avec mes petits animaux : Pussy le chat et Kiki la chienne.
Photo : collection Rhéa Collin.

L'entrée à l'école

Nous avions la chance en fermant la porte de la maison de découvrir un immense terrain de jeu. La forêt et son ruisseau derrière, la plage et l'immensité de la mer devant et, entre les deux, quatre ou cinq maisons remplies d'enfants dont l'âge concordait. Il y avait toujours un ami disponible. La première séparation avec les amis s'est produite lors de l'entrée à l'école. Nous avions beau être du même groupe d'âge, si les mois



Cousins, cousines sur le perron. En haut : Josette Collin, France Collin et Lucille Caron; en bas : Howard Bourget, Marie Caron, Louise Collin, Pierre-Paul Caron et Denise Caron.
Photo : collection Rhéa Collin.

de naissance ne concordait pas avec ceux des différents niveaux à l'école, nous ne pouvions plus passer nos journées ensemble. Quel plaisir lorsque la cloche sonnait. Nous retournions à la maison à la hâte et retirions nos uniformes : tunique et blouse blanche pour les filles tandis que les garçons portaient un pantalon propre et un chemisier blanc. Il ne nous restait qu'à écouter La Boîte à Surprises, à souper, à faire les devoirs pour enfin profiter du peu de temps qu'il nous restait entre voisins.

Chaque saison était très animée. L'hiver débutait avec le répit mais aussi l'excitation de la période des Fêtes. Nous avions consulté religieusement les catalogues Eaton et Simpson-Sears et avions marqué de gros X les poupées et les jouets tant convoités. Moment magique de la nuit tant attendue, nous déballions nos cadeaux distribués par un oncle arborant une barbe de ouate faite maison et des habits rouges de fortune destinés à personnifier le père Noël.

La parade des jouets Continental

J'ai souvenir d'une année où j'avais participé à La parade des jouets Continental. À partir de novembre, au poste CHAU-TV de Carleton, il y avait une émission d'une dizaine de minutes qui s'appelait ainsi. En arrière-plan, il y avait étalage de jouets du magasin Continental et nous pouvions participer en envoyant un dessin où nous inscrivions nos coordonnées et dans le coin supérieur, très important, il fallait noter fille ou garçon. Cela servait lors des tirages hebdomadaires, ou lors de l'ultime gros lot, à faire parvenir des jouets selon le sexe du participant. À chaque vendredi un jouet pour garçon et un jouet pour fille étaient distribués, il en était de même pour les gros lots. Le fameux soir du tirage arriva. Le père Noël au fort accent anglophone pigea donc un premier dessin et annonça le gros lot pour les filles. Quelle déception! Ce n'était pas moi. Puis vint celui des garçons. Malgré tout je restais rivé au petit écran. J'entendis alors le nom de Réal Collins et vis mon dessin. Malgré les appels au poste de télé afin de dire qu'il y avait eu erreur, je reçus quelque temps plus tard une piste de course,

une carabine à plombs, un camion remorque ainsi qu'un tracteur. Jamais je ne me suis autant amusée qu'avec ce trésor qui ne m'était nullement destiné. Je devins également très populaire auprès de mes amis masculins.

Les jeux extérieurs

Nos temps libres étaient occupés par les jeux extérieurs : les combats de boules de neige, la construction de tunnels, la glissade ainsi que le patin sur tout ce qui était trou d'eau gelée. Le printemps, chacun de nous recevait selon qu'il s'agisse de garçons ou de filles, des bottes de pêche ou des bottes d'eau. Il faut dire que celles des filles servaient également à danser. Nous reproduisions les pas de danse de nos grandes sœurs qui elles les avaient observés à l'émission de télé Jeunesse d'aujourd'hui le samedi soir. Ainsi nous avions rebaptisé la chanson Les boîtes à gogo de Michèle Richard qui portait des bottes blanches pointues à talon noir par Les bottes à gogo. Les petites bottes blanches en caoutchouc à bout arrondi avaient donc une vocation de jour dans les trous d'eau et une pour la fin d'après-midi sur l'établi de l'atelier lorsqu'elles se démenaient sur la musique des précieux 33 tours de nos aînées. Nous avions également droit à une corde à danser, un sac de billes, une balle bleu blanc rouge ou un ballon qui nous permettaient de jouer à la balle au mur ou au ballon-chasseur.

L'été, nous profitions de la plage dès que la cloche du dernier jour d'école avait sonné. Les plus chanceux avaient une bicyclette neuve, les plus jeunes héritaient de celle des années précédentes d'un plus vieux de la famille. Les garçons débordaient d'ingéniosité en fabriquant eux-mêmes leur canne à pêche avec un bout d'aulne et, pour quelques sous, ils réussissaient à acheter au magasin général la ligne, les hameçons et les cales de plomb. D'autres construisaient ce qu'ils appelaient des « barouches » avec des bouts de bois trouvés ici et là, des tiges de métal et des tranches de gros arbres qui



Mes quatre sœurs aînées : Jocelyne, Josette, France et Louise Collin.

Photo : collection Rhéa Collin.

servaient de roue. Et voilà ils avaient un charriot. Les bobines de fil de bois de nos mères devenaient des toupies. Une de mes sœurs, quant à elle, expérimentait tout ce qui n'était pas nécessairement imaginable, comme atteler une poule sur un porte-poussière. La cueillette des petits fruits faisait également parti de nos loisirs. Le matin nous partions en expédition avec nos mères, paniers à pique-nique et contenant de plastique dans le but d'assurer les provisions de confiture du prochain hiver. À l'Angélus, le pique-nique étant déjà dévoré, nous sentions l'appel de la mer et laissions nos mères à la besogne mais aussi à leur rencontre amicale. Le nombre d'enfants doublait à cette période puisque les cousins et cousines de l'extérieur venaient en vacances.

Puis revenait l'automne et le retour en classe avec l'achat du nouveau matériel scolaire que nous recevions comme des cadeaux. C'était aussi le temps où la noirceur arrivait trop vite et nous privait du dehors plus tôt. Nous en profitions donc pour aiguïser soigneusement nos crayons de couleur et faire des dessins ou encore refaire la garde-robe de nos poupées en recyclant les bouts de tissu de la boîte



La mode des bottes à gogo : Rhéa Collin, Francine Langlois, Gaétane Chartier et Cécile Gariépy.
Photo : collection Rhéa Collin.

à guenille. Les promenades dans les bois pour cueillir des feuilles d'érable que nous mettions dans des livres pour les oublier et les retrouver des années plus tard. Pour ce qui est de notre maisonnée, nos parents nous permettaient d'avoir de petits animaux, chat ou chien, auxquels nous donnions des noms farfelus au gré de notre imagination débordante. Ainsi ont cohabité avec nous Codey, Kiki, Goguette, Madoure, Eric aux oreilles de cuir pour ne nommer que ceux-là. C'était nos amis, nos confidents tout au long de notre petite enfance marquée par la joie mais aussi par des événements malheureux.

Bonheur et malheur de l'enfance

Heureuses et heureux, nous vivions dans notre petit nid douillet. Je venais tout juste de célébrer mes sept ans quand, en début de soirée du 26 juillet 1966, alors que je jouais dehors avec les petits voisins, je vis arriver la voiture du médecin à toute vitesse,

puis des adultes courir vers la maison et d'autres arrivant en voiture à vive allure. En rentrant chez moi, je fis connaissance avec la tristesse : mon père, à l'aube de ses 58 ans, venait de succomber à un infarctus. Ma mère, courageuse, forte, inébranlable, a tout mis en œuvre pour garder le navire à flots. Malgré cette tragédie, elle a gardé le cap et nous a permis de voguer dans des eaux quasi tranquilles. Quelques années plus tard, le sort a voulu que l'aîné de la famille périsse dans un accident de voiture. Cette fois-ci, j'ai été confrontée à la vulnérabilité du roc qu'avait été ma mère jusqu'à ce jour. Malgré tout cela, je puis affirmer que les liens familiaux et les voisins immédiats ont fait que ces années ont été merveilleuses. Comme l'a si bien dit Yvon Deschamps dans un de ses monologues : « On n'avait rien, mais on avait tout! » Je côtoie encore aujourd'hui mes compagnons d'enfance et c'est toujours avec grand plaisir que nous nous remémorons nos aventures d'antan. ♦